





# TAMARISK ROW

DU MÊME AUTEUR

*Les Plaines*, P.O.L, 2009.

GERALD MURNANE



# TAMARISK ROW

Traduit de l'anglais (Australie)  
par Brice Matthieussent

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Tamarisk Row*  
© Gerald Murnane, 1974, 2008.

Et pour la traduction française :  
© Libella, 2016.

ISBN : 978-2-283-02754-7

## Avant-propos

*Tamarisk Row*, mon premier livre de fiction, a été initialement publié en 1974. J'avais trente-cinq ans à l'époque et j'essayais d'écrire ce livre depuis 1964, dix ans plus tôt.

Les premiers fragments ensuite mis de côté n'ont pas grand-chose à voir avec le texte publié. Parfois, le livre auquel je pensais avait un titre très différent de *Tamarisk Row*. Ce titre m'est venu pour la première fois à l'idée en 1968, et presque aussitôt j'ai pu prévoir le contenu de ce livre et en élaborer la structure. Pour la première fois depuis cinq ans, j'ai su que j'allais achever une œuvre de fiction.

Durant les cinq années où j'ai seulement réussi à écrire quelque mille mots avant d'abandonner, j'ai parfois supposé que j'étais incapable d'écrire une œuvre de fiction de la longueur d'un livre. Je crois aujourd'hui que j'étais incapable d'écrire ce qui me semblait être une fiction conventionnelle : un roman doté d'une intrigue, de personnages méritant le qualificatif de crédibles, et de nombreux passages au discours direct.

Au lycée, j'avais eu beaucoup de mal à rédiger des dissertations sur des romans. Dix ans plus tard, étudiant en anglais à l'université, je me suis heurté à des problèmes si possible encore plus ardu. Même après m'être convaincu de maîtriser apparemment

quelque chose de la théorie littéraire alors à la mode, cette théorie demeurait entièrement déconnectée de mes expériences de lecteur de fictions, sans parler de celles de l'écrivain en herbe.

Je ne me rappelle pas avoir jamais cru, même enfant, que le but du lecteur de fiction était d'apprendre quoi que ce soit sur le monde qu'on qualifie d'ordinaire ou de réel. Il semblerait que j'aie senti d'emblée que lire de la fiction consistait à me procurer un nouveau type d'espace. Dans cet espace, une version de moi-même était libre de se mouvoir parmi des lieux et des personnages dont les traits distinctifs étaient les émotions qu'ils faisaient naître en moi bien plutôt que leur apparence, et encore moins leur possible ressemblance avec des lieux ou des personnes du monde où, assis, je lisais. Il semblerait que j'aie aussi senti à un âge précoce que certaines de mes expériences de lecteur me changeraient davantage en tant que personne, que bon nombre des événements du monde où, assis, je lisais.

Les personnages parmi lesquels je semblais évoluer en tant que lecteur n'étaient pas seulement ce que d'autres lecteurs auraient appelé des personnages. Souvent, le personnage dont la présence m'impressionnait le plus me donnait le sentiment d'exister à l'horizon lointain du lieu où les événements fictionnels avaient lieu. (Et néanmoins, ce personnage terrifiant semblait parfois tout proche – nous partagions presque tous deux le même point de vue.) Ce personnage terrifiant, ainsi que j'aurais pu l'appeler il y a longtemps, je l'appelle maintenant le Narrateur ou l'Auteur Suggéré, et aujourd'hui je me retrouve souvent aussi touché par lui ou par elle que par n'importe quel personnage de fiction qu'il ou elle feint de faire exister.

Les carnets ou les journaux que j'ai rédigés au début des années soixante incluent des pages de spéculations traitant de la manière dont j'aurais dû écrire la dernière mouture de



mon premier livre de fiction. Une question récurrente était celle-ci : « Que suis-je censé connaître ? » Autre question troublante, je m'interrogeais sur la distance que je devais mettre entre moi en tant que narrateur et le personnage le plus proche de moi dans la fiction. En écrivant sur ces problèmes, il me semblait parfois tergiverser ou laisser une décision que j'aurais dû prendre bien plus tôt me torturer inutilement. Aujourd'hui, pourtant, je me sens assez fier de l'homme beaucoup plus jeune que j'étais alors, car il aurait pu emprunter sa manière d'écrire à n'importe quel auteur alors à la mode, mais il ne l'a pas fait – et ne le pouvait pas.

J'ai inventé une expression pour définir le genre de narration que j'ai utilisé dans *Tamarisk Row*. Je l'ai appelée narration réfléchie. On peut dire de certaines œuvres de fiction qu'elles donnent vie à quelques personnages. J'espère qu'on pourra dire du texte de *Tamarisk Row* qu'il donne vie au personnage fictif qui en est responsable : le narrateur à travers l'esprit duquel le texte est réfléchi.

Certains ont supposé que l'image figurant sur la jaquette de la première édition cartonnée de *Tamarisk Row* montrait une partie de la planète Terre. En fait, cette image représente une partie de la surface d'une bille en verre coloré. Je n'ai pas pris moi-même la décision de faire figurer sur la jaquette de mon premier livre de fiction l'image d'un objet en verre dont les traits essentiels se trouvent à l'intérieur de cet objet. Je crois néanmoins qu'aucune image n'aurait pu mieux convenir. Aux yeux du lecteur pressé, le texte de *Tamarisk Row* se réduira au récit d'événements prétendument réels ayant eu lieu sur une planète bien connue, mais, depuis près d'un demi-siècle et l'époque où j'ai pris mes premières notes, j'ai toujours espéré qu'un lecteur perspicace de mon livre

verrait les scènes et les personnages de ma fiction comme s'il les regardait à travers un verre coloré.

Le texte de la première édition de *Tamarisk Row* contenait plusieurs fautes d'impression, qui ont été corrigées pour la nouvelle édition. De même, les deux dernières sections du livre ont été remises dans leur ordre original. « La course de la Gold Cup » se trouve maintenant tout à la fin, là où j'ai toujours voulu qu'elle soit. L'éditrice de la première édition insista pour que le livre ne se termine pas sur le récit de cette course. Et moi, auteur encore non publié, je lui cédaï sans protester.

Au fil des ans, plusieurs lecteurs m'ont dit que, pour eux, « La course de la Gold Cup » était un exemple de cette prose souvent qualifiée de « flux de conscience ». Il n'en est rien. Ce qui est désormais la dernière section du livre consiste en cinq très longues phrases, chacune incluant une proposition principale et de nombreuses subordonnées, ainsi qu'une description d'une partie de la course. Ces six éléments sont en quelque sorte entrelacés. La première phrase commence ; peu après, la deuxième commence ; puis la troisième, et ensuite la quatrième, suivie de la cinquième. Enfin, le commentaire de la course débute. Peu après, la première phrase continue, mais elle est interrompue par la suite de la deuxième phrase, elle-même suivie par la suite de la troisième, etc. En temps voulu, les cinq phrases s'achèvent l'une après l'autre. À l'inverse, le commentaire de la course ne se termine pas tout à fait. Les tout derniers mots du livre sont ceux du commentateur tandis que les chevaux approchent du poteau d'arrivée.

CLEMENT KILLEATON  
REGARDE UN CALENDRIER

Un des derniers jours de décembre 1947, un garçon de neuf ans nommé Clement Killeaton et son père, Augustine, regardent pour la première fois un calendrier publié par la Société missionnaire de Saint-Colomban. La première page du calendrier, consacrée au mois de janvier 1948, montre une image de Jésus et de ses parents en train de se reposer durant leur voyage depuis la Palestine vers l'Égypte. Sous l'image, la page est divisée en trente et un carrés jaunes par d'épaisses lignes noires. Chacun de ces carrés représente une journée dans les plaines du nord de l'État de Victoria et dans la ville de Bassett où Clement et ses parents sortent et rentrent chez eux sur le gravier de quartz orange des sentiers et les bandes de bitume noir au milieu des rues, en se souvenant très rarement que, loin au-dessus du paysage des jours aux formes claires, le jeune héros de leur religion baisse les yeux vers des gens aussi minuscules que des chiures de mouche voyageant sur un papier couleur de soleil durant des années qu'il n'oubliera jamais.

BASSETT ENTEND  
UNE MUSIQUE AMÉRICAINE

Tandis que le calendrier de 1947 est dissimulé sous le nouveau, Clement Killeaton soulève une liasse de pages et voit dans les carrés jaunes la forme familière de la fin d'après-midi qu'il traverse pour rejoindre le magasin de M. Wallace au coin de la rue. Tout autour de la boutique des Wallace et de leur maison attenante aux planches recouvertes de peinture cloquée se trouvent des enseignes peintes dont les couleurs vives et répétées ainsi que les contours bien nets sont l'œuvre de gens qui vivent très loin au-delà de la brume de poussière ou de chaleur tout au bout de la rue des Killeaton, dans les demeures labyrinthiques aux pelouses piquetées de paons et descendant vers des étangs bleu foncé. Là-bas, dans une pièce aux énormes fenêtres, un homme arborant un nœud papillon à pois diffuse des programmes radio aux habitants de toutes les plaines du nord de l'État de Victoria, et leur parle de l'Amérique où les habitants fêtent toujours la fin de la guerre. Il joue pour ses auditeurs un disque qui vient tout juste d'arriver en Australie. Voici les derniers mots de la chanson : *dans les collines de l'Idaho dans les collines de l'Idaho*. Alors que le disque n'est pas encore terminé, cet homme rejoint une fenêtre par laquelle quelqu'un, peut-être un soldat américain, a jadis regardé, très loin de là, quelques crêtes de montagnes brouillées du vrai Idaho. Des larmes emplissent les yeux de l'homme. Quand la musique s'arrête, des milliers d'auditeurs à Bassett et dans la campagne environnante l'entendent se moucher et se racler la gorge.

LA MERVEILLEUSE VOLIÈRE  
DES WALLACE

Clement ouvre la porte de l'épicerie et surprend presque M. Wallace en train de commettre un acte honteux derrière une pile de boîtes à biscuits en fer-blanc. Le garçon fait les courses pour sa mère, puis demande poliment s'il peut voir la volière de M. Wallace. L'homme lui fait franchir la porte de derrière. Au-delà des caisses de bouteilles de soda vides et des tiges cassantes des hautes herbes mortes se dressent les murs élevés de fin grillage métallique. Derrière ce grillage, les buissons et les arbres denses plantés là dessinent la forme de paysages regroupant toutes les régions de l'Australie. Cachés parmi les terres herbeuses, les broussailles, les forêts, les marécages et les déserts, on trouve les nids de quasi toutes les espèces d'oiseaux australiens. Quelque part au-delà du miroitement noir et jaune des méliphages régents et de l'éclair turquoise et cramoisi des perruches de paradis, Margaret Wallace, une fillette guère plus âgée que Clement, aménage un boudoir aussi douillet que le nid de l'oiseau jardinier satiné – une retraite veloutée enfermant davantage de secrets que le nid en forme de dôme du roitelet ou la tanière de la pardalote, mais à ciel ouvert, si bien qu'on se rappellera tout ce qui s'est passé entre ses murs comme étant arrivé au grand soleil. Mais Clement n'est pas en mesure de chercher cet endroit. Derrière lui dans le jardin, Margaret Wallace l'appelle et lui dit de la rejoindre dans sa cabane faite de boîtes et de cartons. Assise sous la pancarte *La saleté ne résiste pas au Vieux Nettoyant Hollandais*, elle se fourre dans la bouche les sucettes qu'elle vient de chaparder dans le magasin de son père. Clement passe

la tête par l'entrée et scrute l'obscurité de la cabane. Il espère encore qu'un jour tous deux baisseront leur culotte et que chacun regardera l'autre dans un endroit aussi retiré qu'une volière. Margaret est plus amicale que certains jours. Elle lui offre des bonbons à la menthe et au musc, des Tarzan au jujube. Elle a les mains maculées de taches brillantes et toutes poisseuses de sucre. Clement lui demande si elle a remarqué récemment des oiseaux qui s'accouplaient et se reproduisaient dans la volière, mais Margaret préfère savoir dans combien de temps ses parents auront économisé assez d'argent pour acheter une maison dans un meilleur quartier de Bassett et déménager loin de leur magasin.

#### CLEMENT CONSTRUIT UN CHAMP DE COURSES

Un samedi matin de 1946, alors que les poteaux instables et le grillage rouillé de la véranda arrière du 42 Leslie Road sont profondément enfouis sous une montagne bleue de glycine en fleur, Clement Killeaton sort par la porte de derrière et entreprend de ramasser des brindilles et des copeaux de bois dans toute la cour. Quand il en a rassemblé un petit fagot, il l'emporte vers l'espace situé entre les toilettes et le lilas. À genoux, il se sert du côté de ses mains pour aplanir et lisser la terre fine et le gravier. Avec un morceau de brique, il enfonce dans la terre dure le premier des minuscules bouts de bois. À l'heure du déjeuner, il a tracé une forme elliptique dotée de deux côtés rectilignes. Après le repas, il entoure cette forme d'un second circuit de petits poteaux parallèle au premier. En fin d'après-midi, il cherche un morceau de bois plus long

et régulier. Il en choisit un parmi plusieurs bouts de bois et le fiche solidement en terre à une extrémité des deux lignes droites, entre deux poteaux de la série intérieure. Tandis que les ombres des denses surgeons du lilas atteignent le côté opposé de l'espace qu'il vient d'aménager, Clement crée un long monticule bas en terre près de la ligne droite aboutissant à l'un des grands poteaux. Juste avant que sa mère ne l'appelle pour la nuit, il gratte avec ses ongles la terre compacte à la lisière de l'endroit dégagé, traçant ainsi les deux ou trois premiers mètres d'une route qui partira du champ de courses sous le massif de lilas en dessinant de larges virages et des croisements compliqués, longera de nombreux arbustes non entretenus et traversera des entrelacs de mauvaises herbes jusqu'à l'angle le plus éloigné où s'inclinent les tamarins. Il déterre quelque chose qu'il prend d'abord pour un caillou. C'est en fait une bille ronde et intacte, sans doute restée enterrée avant l'arrivée des Killeaton à Leslie Street. Pendant que Clement lave la bille dans l'eau du siphon, sa mère l'appelle pour dîner. Il lui demande à qui a bien pu appartenir cette bille. Elle suppose qu'un garçon habitant ici avant Clement l'a perdue ou bien l'a simplement laissée dehors et oubliée là, jusqu'à ce que la pluie ou la terre la recouvre durant toutes ces années. Clement emporte cette bille à la fenêtre de la cuisine et la lève face au soleil couchant. Très loin au cœur d'un écheveau blanc argenté qui semble n'avoir ni commencement ni fin brille une lueur orange ou écarlate. Le lendemain matin, Clement montre la bille à l'un des garçons Glasscock qui habitent à côté. Le garçon dit – oui je me rappelle très bien cet albâtre – il appartient à Frankie Silverstone, ce gros type qui vivait là avant que tu n'emménages – il avait des centaines d'albâtres précieux et celui-ci était son préféré – si tu me le donnes, je demanderai

à maman où les Silverstone ont déménagé et je l'enverrai à Frankie par la poste. Clement refuse de lui céder la bille, mais, redoutant que Silverstone apprenne sa découverte, il laisse le jeune Glasscock choisir dix albâtres en échange de son silence sur celui que Clement vient de déterrer dans la cour. Puis il passe beaucoup de temps dans les parages du massif de lilas en se demandant à quels endroits de la cour il devrait aménager ses routes dans l'espoir de découvrir d'autres billes entre le champ de courses et les tamarins.

#### LES GENS QUI HABITENT SOUS LES TAMARINS VIVENT POUR LES COURSES

Par une journée très chaude, après la construction de son champ de courses, Clement traverse son arrière-cour vers l'angle où les grands troncs cornus des tamarins s'incurvent vers le ciel au-dessus de leur fût noueux. Sous le vent du tout dernier tamarin, Clement cache l'une des fermes qu'il a préparées pour les propriétaires des chevaux de course. Les gens qui des années plus tôt s'installèrent pour la première fois dans cette ferme choisirent cette rangée de tamarins parce qu'on leur avait dit que, parmi tous les arbres célèbres pour leur résistance, le tamarin supportait les plus fortes chaleurs et les sols désertiques les plus secs, et que les gens qui s'aventuraient dans une région aride savaient toujours qu'en dépassant les derniers tamarins ils pénétraient dans le paysage le plus désolé qui soit. C'est à cet endroit isolé situé sous les tamarins que se dresse la ferme la plus éloignée du champ de courses. Tous les jours le mari et la femme qui y vivent lèvent les yeux vers les rameaux pointus, verts et cassants, qui ne



procurent aucune ombre, ou vers les grappes effilées de fleurs roses qu'ils prennent parfois pour des nuages de poussière arrivant des lointaines terres rougeâtres. Ils se souviennent que leurs grands-parents, qui ont sans doute parcouru des distances considérables, se sont enfin arrêtés à cet endroit d'où leurs enfants et leurs petits-enfants pourraient regarder encore plus loin, mais seulement en direction d'un lieu où eux-mêmes n'osaient pas se risquer. Si les enfants et les petits-enfants désiraient partir vivre dans des endroits encore plus isolés que le pays des tamarins, ils devraient retourner sur les traces de leurs ancêtres en espérant découvrir des poches de désert ou de bush que les premiers voyageurs n'avaient pas remarquées ou peut-être un district qu'ils ont autrefois traversé et balisé de routes, mais qui depuis lors a été oublié ou négligé, et que le monde sauvage s'est réapproprié. Les murs de leur salon sont décorés de photographies couleur montrant des arrivées de courses. Sur une photo, un puissant étalon noir tend vers l'avant sa tête massive aux naseaux dilatés et aux yeux aveugles pour distancer plusieurs hongres alezans et bruns. Loin au-dessus d'une masse confuse de casaque en soie et de toques colorées, le jockey du cheval noir lève le bras droit en un geste qui est peut-être celui de la victoire. La soie verte de la manche a glissé du mince poignet du cavalier. Ses phalanges serrent une fine cravache de cuir sombre, incurvée en arrière pour former un parfait arc de cercle. Sous l'image, la légende explique que cette année-là *Journey's End*, un cheval noir de six ans, a été battu d'une demi-tête dans la Gold Cup. À la fin d'un après-midi d'été, le prêtre de la paroisse frappe à la porte. Bien que la journée soit très chaude et la maison presque entièrement dissimulée par des arbres et des haies, le mari et la femme sont tous deux décentement habillés. Pour

montrer qu'ils n'ont rien à cacher, l'homme fait aussitôt entrer le prêtre. Tous trois se mettent bientôt à parler des courses. Le couple marié dit au prêtre que le cheval *Tamarisk Row* porte le nom de leur propriété. C'est le fils du vieil étalon malchanceux, *Journey's End*, ils l'entraînent avec soin et dans le plus grand secret en vue de la Gold Cup de cette année. Le prêtre leur rappelle que les courses de chevaux ne sont ni bonnes ni mauvaises, que Dieu n'est ni content ni mécontent quand, baissant les yeux, Il voit Ses enfants consacrer tout leur temps et leur argent à un seul but – remporter une grande course –, que ces courses sont seulement pécheresses quand les gens ne se satisfont pas de la joie de voir leur cheval terminer au coude à coude, mais utilisent leurs gains pour d'autres plaisirs, ainsi englutir des festins bien arrosés dans des hôtels de luxe et des boîtes de nuit, ou déshabiller leur petite amie ou leur petit ami dans de splendides villas achetées grâce aux bénéfices de spéculations risquées. Le mari et la femme assurent au prêtre qu'ils tirent seulement plaisir de la course. Le mari suggère même qu'un couple marié peut obtenir davantage de joie du partage de la propriété d'un cheval prometteur que de tous les autres plaisirs associés au mariage, mais le prêtre pense que ce serait là accorder aux courses davantage d'importance qu'elles n'en ont réellement dans le projet de Dieu pour le monde.

#### AUGUSTINE SE SOUVIENT DE SES ANCÊTRES

Depuis des siècles, une douce brise pousse chaque après-midi la bruine vers les nombreuses cheminées de la grande maison dont les contours commencent enfin à s'estomper sur l'écrin de montre en argent rangé dans la boîte en cuir à

l'intérieur de la penderie d'Augustine Killeaton. Le grand-père d'Augustine arrive d'Irlande à Melbourne et voyage vers le nord jusqu'à ce qu'il atteigne une ville où le soleil de l'après-midi est d'une terrible couleur orange derrière la poussière qui monte des champs aurifères. Des Écossais ivres et des Anglais matois le dépouillent de son argent juste avant qu'il ne meure dans une ville que les mineurs abandonnent pour rejoindre d'autres endroits où les filons d'or sont plus francs. Le père d'Augustine se redresse et regarde les paddocks gris vert du sud-ouest de l'État de Victoria ainsi que la pluie irlandaise qui arrive de l'océan. Il exploite le grès pâle d'une colline côtière et bâtit, en vue des falaises limitant sa ferme au sud, une grande maison dont la façade est copiée sur une aile de la maison irlandaise que, selon lui, son propre père a habitée. Augustine Killeaton, à vingt-cinq ans, vit toujours dans le Western District où il est né. Il travaille sur la ferme côtière de son père, près de Kurringbar. Il n'a jamais bu de boisson forte, ni désiré une fille, ni fréquenté le moindre champ de courses. Tous les étés, quand arrivent les premiers vents du nord, il planifie un voyage vers la seule direction qui l'ait jamais séduit – au nord à travers des kilomètres de pâtures, puis au-delà des districts à moutons et à blé, enfin à travers le poussiéreux Mallee jusqu'à la grande zone continentale colorée en rouge orangé sur les cartes. Un matin, Augustine part pour assister à la réunion annuelle de la Coupe au champ de course de Kurringbar. Pendant tout le trajet depuis la ferme paternelle jusqu'à l'hippodrome, très nerveux et assis en plein vent sur la banquette arrière de la voiture d'un voisin, il tripote les arbres dénudés entourant la maison argentée que ses ancêtres auraient pu miser et perdre.

## AUGUSTINE RENCONTRE UN PARIEUR PROFESSIONNEL

Une fois la course de la Coupe de Kurringbar terminée, bon nombre des éleveurs laitiers venus de lointains districts quittent tranquillement le champ de courses pour rentrer chez eux et traire les vaches avant la nuit. Augustine Killeaton reste sur place. Ses frères, qui n'ont jamais été aux courses, ont accepté de lui épargner cette tâche en échange d'un shilling donné à chacun, prélevé sur la part de salaire d'Augustine que leur père leur paie chaque mois. Le capital d'Augustine pour la journée s'élève à cinq livres, entièrement économisées sur ses salaires des mois précédents. Il ne fait aucun effort particulier pour chercher les gagnants, mais suit discrètement un petit groupe d'hommes venus de Melbourne. La rencontre de la Coupe de Kurringbar a attiré beaucoup d'écuries de Melbourne et leurs suiveurs, mais Augustine a choisi un petit groupe de parieurs comme étant les plus malins de tous. Il tente de maîtriser leur manière de murmurer un pari à un bookmaker avant de se fondre dans la foule pour éviter de se faire remarquer ; il admire leur attitude impassible durant la course alors qu'autour d'eux la foule crie et gesticule. Après la dernière course, Augustine a gagné près de quinze livres, alors que les parieurs de Melbourne en ont gagné, à eux tous, plusieurs centaines. Augustine aborde avec aplomb le chef du groupe et se présente. Le parieur flegmatique échange une poignée de main avec lui, puis dit s'appeler Len Goodchild. Je me demandais, répond Augustine, monsieur Goodchild Len, si je pourrais en quoi que ce soit vous aider vous-même et vos amis, comme agent dans les réunions du Western District.

Goodchild le remercie et dit – retrouvez-moi un samedi aux courses de Melbourne. En s'éloignant, Augustine entend deux des hommes de Goodchild parler dans son dos. Ces hommes appellent Goodchild le Maître. Ce soir-là, quand ses frères l'interrogent sur les courses, Augustine dit – j'ai moi-même gagné quelques livres, mais le Maître m'a assuré en avoir gagné deux cents.

AUGUSTINE TRAVERSE L'INTÉRIEUR  
DE L'AUSTRALIE POUR REJOINDRE BASSETT

Augustine visite Melbourne et se tient discrètement à distance de Goodchild dans l'enceinte des paris de Mentone. Goodchild lui fait signe de le rejoindre et griffonne quelques petites croix sur le programme d'Augustine. L'un des chevaux ainsi marqués gagne. Le samedi suivant, Goodchild interroge Augustine jusqu'à être certain que le nouveau venu n'est pas lié à d'autres turfistes de Melbourne ou du Western District. Quelques jours plus tard, lors d'une rencontre à la campagne, Goodchild demande à Augustine de se tenir toute la journée à l'écart de l'enceinte des paris, car un homme dont même Goodchild prend parfois les ordres va surprendre tous les bookmakers avec un gros coup, et la présence des hommes de Goodchild dans l'enceinte risquerait de compromettre l'entreprise. Augustine comprend qu'on le met à l'épreuve. Il passe toute la journée au bar à siroter des limonades. Après les courses, Goodchild lui propose de monter dans sa voiture. Les autres hommes présents dans le véhicule évoquent les centaines de livres qu'ils ont gagnées ce jour-là. Augustine leur avoue qu'il n'a rien gagné, mais il sait que désormais il fait partie des

hommes de Goodchild. Pendant deux années, Augustine vit dans des pensions de Melbourne et il lui arrive de se rendre aux courses à deux ou trois reprises chaque semaine. Une fois par mois environ, il aide Goodchild à placer une commission et les bookmakers acceptent ses paris à crédit parce qu'ils savent qu'il fait partie des hommes de Goodchild. D'autres fois, il soutient les chevaux qui, lui assure Goodchild, sont les favoris de leurs relations. Les matins où il n'y a pas de courses à l'hippodrome, Augustine va à la messe en ville à l'église Saint-François et communique. Il passe ses soirées seul et déclare à qui veut l'entendre qu'il n'a pas le temps de s'intéresser aux femmes. Il sait que Goodchild et au moins deux de ses hommes sont des célibataires qui habitent toujours chez leurs parents. Un jour, Goodchild présente à Augustine une belle jeune femme avec qui il vient de se fiancer. Augustine retourne quelques jours à Kurringbar pour s'assurer que son père et ses frères n'ont pas besoin de son aide à la ferme. Ses frères s'étonnent qu'il ait réussi à vivre deux ans grâce aux courses de chevaux et que, par-dessus le marché, il ait mis de côté presque cent livres. Augustine voyage vers le nord. Par une journée très chaude, il approche d'une petite ville dans le Mallee de l'État de Victoria. De stupéfiants silos à blé d'un blanc argenté s'élèvent au-dessus d'une nappe de brume de chaleur. Il y a un champ de courses à la lisière de la ville. Le vent du nord qui souffle depuis l'intérieur lointain du continent aplatit l'herbe mordorée entre les clôtures aux planches blanches. Augustine décide que, même si ses voyages n'aboutissent à rien, il peut au moins espérer qu'un beau jour il arrivera dans une ville paisible avec un cheval à lui dans la remorque tirée par sa voiture, et un rouleau de billets en poche, puis que le soir il rentrera chez lui plus riche de quelques centaines de

livres. Il ignore le nom de cette ville, mais il sait que le cheval s'appellera *Silver Rowan* (« Sorbier des oiseaux ») à cause de l'arbre le plus magnifique dans le pâle jardin ruisselant d'une demeure ayant sans doute appartenu à la famille Killeaton. Quelques années plus tard, Augustine retourne à Victoria en passant par le Nord. Il traverse trente ou quarante kilomètres de plaines à peine différentes de celles qu'il sillonne depuis des années. Puis il arrive à la ville de Bassett. Il est encore à plus de trois cents kilomètres de sa maison du Western District, et il ne connaît personne à Bassett. Il envoie un télégramme à quelqu'un dans le district de Riverina, dans les Nouvelle-Galles du sud. Une semaine plus tard, un hongre de trois ans arrive à la gare de chemin de fer de Bassett, à l'intention de M. Gus Killeaton. Le cheval arrivé du Nord et l'homme du Western District marchent le long des chemins en gravillon qu'ils découvrent tous deux, vers le box loué par Augustine Killeaton à un homme que lui a recommandé le prêtre de la paroisse Saint-Boniface. Augustine trouve un boulot de directeur adjoint de ferme dans un hôpital psychiatrique et décide de rester à Bassett jusqu'à ce que son cheval gagne une course et lui rapporte assez d'argent pour qu'il puisse rentrer chez lui. Il enregistre ce cheval au nom de *Clementia*, car il est reconnaissant à Dieu de lui avoir fait quitter le Nord sain et sauf. Il garde le nom de *Silver Rowan* pour les années futures, quand il pourra acheter un *yearling* au bon pedigree dans une écurie des Nouvelle-Galles du Sud ou au Queensland. Chaque fois qu'il regarde les yeux brun doré de *Clementia*, Augustine se souvient d'obscur haltes dans son voyage vers le Nord et il s'estime heureux d'avoir au moins un jeune cheval de course à montrer après toutes ces années passées loin de chez lui.

CLEMENTIA REMPORTE UN HANDICAP  
POUR CHEVAUX N'AYANT JAMAIS GAGNÉ

Des boules dorées de crottin tombent en soulevant un petit nuage de poussière. Quelques enfants s'arrêtent pour regarder. Augustine Killeaton, un jeune homme encore célibataire, attend que son petit hongre noir ait fini de déféquer dans le manège d'échauffement du champ de courses de Bassett. Puis il se penche pour examiner les fissures qui viennent de fendre les quatre sphères aplaties. Pour autant qu'il puisse le voir dans les profondeurs miroitantes, le crottin est dur et fibreux. Il devine dans ces brins jaunes et compacts le signe que son cheval est encore plus en forme que lui-même, le propriétaire entraîneur, ne l'a soupçonné. Augustine tend la bride à son ami Norman Brady, qui continue de guider tranquillement le cheval sur la piste d'exercice. Augustine se déplace avec aisance parmi la foule qui entoure les stands des bookmakers. Il prend dans sa poche deux billets de dix livres, et c'est tout l'argent qu'il a sur lui. Il place deux fois cinq livres sur *Clementia* à vingt-cinq contre un auprès d'un des bookmakers installés tout près de la balustrade. Il glisse dans sa poche le ticket de pari et son dernier billet, puis se tourne vers le paddock. L'un des derniers bookmakers qu'il dépasse annonce *Clementia* à trente et un contre un seulement. Augustine lui demande un pari pour cinq livres. Ses cinq dernières livres de monnaie en main, il rejoint la foule et regarde le panneau d'affichage de chaque bookmaker. Des commissaires élégamment vêtus, dont bon nombre venus des écuries de Melbourne, parient à cor et à cri sur les chevaux sous-évalués. Augustine n'entend pas un seul pari pris sur son propre cheval. Il trouve une autre



pancarte annonçant seulement trente-trois contre un et mise son dernier billet. Il attend de voir le bookmaker tourner le bouton à côté du nom de *Clementia*. Quand cet homme a augmenté la cote du cheval à seize contre un, Augustine s'éloigne fièrement en faisant semblant de ne pas remarquer que quelques personnes le dévisagent avec curiosité. Il rejoint le cheval et dit à Norman Brady qu'il avait seulement quelques shillings sur lui, car les paris étaient trop tentants, mais qu'il ne croit toujours pas avoir la moindre chance dans cette course où sont engagés des chevaux de qualité, même s'ils n'ont jamais gagné, certains d'entre eux bien soutenus par de l'argent venu de Melbourne. Dans la cour de mise en selle, il cherche Harold Moy parmi les rangées de propriétaires, d'entraîneurs et de jockeys. Une voix dit – nous sommes ici, Gus. Augustine se retourne et avise le petit homme au visage chinois, spectaculairement seul. Augustine et son jockey, tout près l'un de l'autre, regardent en silence les jambes de *Clementia*. Augustine dit – tu sais tout de lui, Harold, et de ses jambes fragiles – il faut sans cesse que j'y aille doucement avec lui pour éviter qu'il ne se ramasse – je l'ai vu tout au fond de la cote, alors tu ferais bien de le pousser un peu si tu crois qu'il a sa chance – mais s'il se comporte mal dans les quatre cents premiers mètres, laisse tomber – il y aura toujours une petite course quelque part dans le Nord où on pourra le faire participer pour la journée. Harold dit – je vais prendre soin de lui, Gus – je vais pas le surmener. Tandis qu'Augustine l'aide à se mettre en selle, Harold chuchote – j'ai demandé à ma femme de miser trois livres sur lui à trente-trois – c'est la cote à laquelle certains pariaient, tu sais. Augustine dit – je sais – moi aussi j'y suis allé de ma poche. Sa main effleure le dos de celle, jaune et dépourvue de poils, de Harold, et sans

y penser il serre les doigts du petit homme et tapote son poignet glabre. Harold plisse les yeux et regarde la ligne droite où quelques chevaux évoluent déjà au petit galop. Augustine contourne seul les groupes compacts, secrets et murmurants de propriétaires et d'entraîneurs, puis quitte la cour. Il trouve une place dans les gradins bondés qui dominent la ligne droite et il regarde au loin la rangée d'arbres qui se dressent de l'autre côté de ce terrain aride qu'est le champ de courses. Toute l'énorme piste elliptique et nue vibre dans la chaleur. Un groupe de chevaux se rassemble derrière la barrière et le starter tire sur sa corde. Augustine ordonne aux muscles de son visage de se détendre et il scrute le champ de courses à la recherche de *Clementia*. Il regarde d'abord les retardataires, puis le groupe principal des chevaux. Près du milieu de la piste, les couleurs de *Clementia*, casaque vert émeraude, manches gris argent, toque orange, attirent son œil. Son cheval galope avec au moins autant d'aisance que n'importe quel autre. Dans le premier virage serré, le peloton semble se raccourcir. Les couleurs de *Clementia* se mêlent aux autres. Le cheval de tête commence à se fatiguer. Des challengers sortent du peloton. Deux chevaux se détachent. Leurs jockeys manient leur cravache avec une énergie maladroite et désespérée. Un rugissement ou un cri confus monte de la foule quand les premiers chevaux arrivent au niveau des tribunes. Augustine serre les lèvres. Absurdement au large sur le terrain dur et presque dépourvu d'herbe, *Clementia* sent sous ses jambes frêles un sol moelleux et bien arrosé. Harold Moy est quasiment allongé sur la selle. Sous son buste incliné, ses jambes sont saisies de spasmes incontrôlables. La foule hurle toujours à l'intention des deux chevaux de tête. Augustine Killeaton n'ouvre pas la bouche. *Clementia* passe devant lui, quasiment collé à la

barrière extérieure, et l'on ne voit pas grand-chose de plus que la toque orange entre les têtes de la foule. Les deux chevaux de tête franchissent le poteau. *Clementia* demeure invisible sous le box du juge. Les spectateurs discutent violemment entre eux. Personne ne sait avec certitude quel cheval a gagné. Certains n'ont même pas remarqué la présence de *Clementia*. Un numéro est hissé au-dessus du box du juge. Le nom de *Clementia* jaillit dans la foule et s'en empare bientôt. Autour d'Augustine, les gens le prononcent de travers. D'un pas très calme, Augustine rejoint la cour de mise en selle et s'appuie sur la barrière de la stalle réservée au vainqueur. L'organisateur doit consulter son programme pour y découvrir le nom d'Augustine. Il appelle – A.C. Killeaton, propriétaire entraîneur, c'est bien ça ? Augustine acquiesce. Quelques autres propriétaires entraîneurs regardent Killeaton d'un air mauvais. Il garde l'œil rivé au portail où le commissaire de course précède *Clementia*. Harold Moy, en vert et argent, ne sourit pas. Dans la foule, une ou deux personnes applaudissent brièvement. Augustine prend la bride, puis Harold se laisse glisser de la selle. Il chuchote – je suis désolé, Gus, vraiment désolé – j'aurais dû savoir qu'il était vraiment bon – Seigneur, si seulement on l'avait su, on serait blindés jusqu'à notre mort. Harold rejoint la balance. Augustine remarque un renflement sur la jambe la plus faible du cheval. *Clementia* boite un peu en rejoignant sa stalle. Norman Brady arrive en courant. Il dit – Gus Gus c'est une tragédie – j'avais trente shillings misés sur lui – tant qu'on vivra on retrouvera jamais une occasion pareille. Augustine montre la jambe du cheval et dit – peut-être qu'on n'en tirera même pas une autre course. Norman raccompagne à sa stalle le cheval blessé. Augustine trouve le premier de ses trois bookmakers. L'employé réceptionne son

ticket et compte cent soixante-six livres et cinq shillings. Augustine fourre les billets dans sa poche de pantalon et garde la main dessus. Il va toucher ses bénéfices chez les deux autres hommes, puis rejoint les toilettes en acier galvanisé pour échapper au brouhaha de la foule. Il s'enferme dans un cabinet et s'appuie contre la porte. Il compte lentement son argent et murmure – cinq cent six livres et cinq shillings. Il le divise en deux rouleaux, qu'il glisse dans chacune de ses poches. Il se laisse tomber sur le siège, ébauche un signe de croix, se reprend, se penche en avant et décoche devant lui des coups de poing dans le vide, en sifflant entre ses dents comme le fait Harold Moy quand il monte un cheval. Ses poings sont des pistons et ses genoux s'agitent jusqu'à ce qu'il pousse soudain un seul sanglot, avant de frissonner de la tête aux pieds. Puis il se relève, reprend le contrôle de l'expression de son visage, touche ses poches bourrées d'argent, et sort des toilettes. Ce soir-là, quand Augustine et Norman font descendre la rampe au cheval derrière le camion de Brady, ils découvrent qu'il boite et trébuche. Plus tard, Augustine passe à la maison mal tenue et en planches, dans les faubourgs de Bassett, où Jean Glossop vit avec ses parents. À côté de cette maison, un cheval de course renâcle et gratte la paille dans un box situé sous les poivriers, au bout d'une carrière sale et piétinée. Joe Glossop et son épouse saluent Augustine d'un simple signe de tête quand il entre dans la cuisine où ils sont assis autour de leur poste de radio. Jean Glossop entraîne Augustine à l'extérieur et ils s'assoient sur le méchant canapé en rotin installé sur la véranda de devant. Il lui raconte l'histoire de la course handicap pour chevaux n'ayant jamais gagné. Il la convainc qu'ils ont maintenant bien assez d'argent pour se marier, même après qu'il aura payé ses factures pour l'entretien de

*Clementia* et remboursé quelques petites dettes à Norman Brady ainsi qu'à un ou deux bookmakers. Ils décident de se marier dès que Jean aura fini son apprentissage de la foi catholique et sera baptisée. Ils longent les cabanes à chevaux pour entrer dans le petit paddock qui constitue le seul bien de son père. Près d'une auge dominée par des arbres bouteilles dont le feuillage bruisse doucement, ils s'assoient dans l'herbe courte et sèche. Les grillons strident tout près. Des lampadaires épars brillent à travers de lointains arbres immobiles. Jean Glossop s'allonge par terre. Augustine s'accroupit à demi au-dessus d'elle. Lui qui attend ce genre d'événement depuis des années, il n'arrive pas à croire qu'en cette banale soirée sa chance ait tourné en quelques instants. Il n'a pas le temps de se demander pourquoi cela arrive ce soir, sur ces quelques mètres d'herbe clairsemée plutôt qu'un de ces innombrables après-midi sur des terrains herbeux et déserts, quand il aurait pu tirer des plans sur la comète en vue d'un triomphe censé récompenser justement toutes ces années d'après-midi vains. Autour de lui, les formes menacent de se dissoudre. Quand sa décision semble presque trop tardive, il se jette en avant et s'allonge comme Harold Moy sur *Clementia*, lançant mains et genoux vers le vacarme des grillons. Le poteau qu'il franchit se réduit pour lui à un brouillard blanc parmi la foule de ses rivaux. Il n'y a personne pour lui dire si, oui ou non, il s'est levé pour gagner. Il sait que, même s'il a réussi, il s'interrogera pendant des années sur cette autre course qui devait lui apporter tout ce qu'il désirait.

## AUGUSTINE DEVIENT MARI ET PÈRE

Tous les week-ends, Augustine accompagne Jean Glossop au presbytère local pour qu'elle soit instruite dans la foi catholique. La dernière semaine avant qu'elle ne soit baptisée, il emmène *Clementia* à l'aube jusqu'au champ de courses de Bassett pour son premier vrai galop depuis sa victoire dans la course réservée aux chevaux n'ayant jamais gagné, et son problème de jambe. *Clementia* essaie de sauter l'ombre longue et large d'un bosquet d'arbres situé de l'autre côté des tribunes, et se casse la jambe. Augustine rejoint en courant la maison du gendarme de l'hippodrome, en rapporte un fusil et tue le cheval qui a brillamment remporté la seule course de sa vie. Harold Moy défait non sans mal la bride et la selle sur la carcasse morte. Augustine pose un bras sur les frêles épaules du jockey. Harold dit – maintenant nous ne saurons jamais ce qu'il aurait pu accomplir, Gus – ce qu'il aurait pu accomplir pour nous. Augustine répond – je vais rapporter cet équipement à la maison et le garder dans sa stalle – on ne sait jamais – un jour on en trouvera peut-être un autre à moitié aussi doué que lui. Après le baptême, Jean dit à Augustine qu'elle a maintenant l'impression d'avoir un nouveau corps en soie d'un jaune crémeux, que personne n'a jamais vu ni touché. Avant de se confesser pour la première fois, elle lui dit qu'elle va peut-être avoir un bébé après ce qu'ils ont fait ce soir-là, quand *Clementia* venait de remporter sa course, la seule fois où ils ont commis ce péché ensemble. Il lui explique qu'ils consacreront chaque jour de leur vie maritale à faire une petite pénitence pour expier leurs erreurs passées et accumuler des trésors de grâce en vue de l'avenir. Il envisage d'avoir

en permanence un cheval à former. Il compte s'activer sans arrêt dans le jardin de derrière, transporter des seaux d'avoine et charrier de la paille avec une fourche, siffler doucement entre les dents pour amener son cheval pisser, ou passer des heures tranquilles au soleil, appuyé à la barrière, loin de la foule et de la poussière du champ de courses, en sachant que la moindre petite tâche effectuée dans son arrière-cour est un modeste pas vers une autre journée comme celle de *Clementia* au champ de courses de Bassett. Il accrochera la photo de la victoire de *Clementia* dans le salon. Jean a déjà acheté pour leur chambre son image préférée de Notre Seigneur en robe rouge et blanche, avec son Sacré-Cœur satiné qui saigne à l'endroit où les épines des péchés impurs l'ont percé. Quand ils s'agenouillent ensemble à l'autel pour la première communion de Jean, il demande à Dieu de l'aider à expliquer à sa compagne les longs voyages qui ont rendu sa vie si différente de celle des autres hommes, les endroits, vastes et inconnus, où il devra peut-être encore se rendre même après leur mariage, quand il aura exploré tout son corps, et de donner à Jean la patience et la force de vivre dans une petite maison de location en planches pendant que son mari attendra un message en provenance du cercle fermé des parieurs professionnels de Melbourne, ou qu'il élaborera avec soin d'audacieux projets de paris risqués sur un lointain champ de courses balayé par le vent. Quelques semaines avant leur mariage, ils achètent du mobilier neuf bon marché, destiné à une maison qu'ils envisagent de louer dans un quartier plus récent de Bassett. Sur les centaines de livres gagnées par Augustine grâce à *Clementia*, il reste encore une belle somme. Augustine a une longue conversation téléphonique avec Len Goodchild à Melbourne. Il évoque son mariage imminent et dit que ce serait vraiment

bien s'il pouvait gagner un peu d'argent pour aider le couple à démarrer dans la vie. Len lui parle d'un cheval que ses hommes vont soutenir à Melbourne. Sans en parler à Jean, Augustine retire cent livres de la banque et les place sur ce cheval. Il franchit presque le poteau en tête, mais un autre cheval, légèrement monté, un cheval qu'Augustine lui-même a vu courir dans la région de Bassett, le dépasse et gagne. Il reste néanmoins assez d'argent pour que Jean et Augustine puissent passer une semaine à Melbourne après le mariage. Ils vont à la messe et communient chaque matin à l'église Saint-François. Chacun achète un cierge, l'allume et l'installe parmi les rangées scintillantes sur le support en cuivre. Jean chuchote que, maintenant qu'elle est une vraie catholique, ils peuvent enfin aller au même paradis. Augustine l'interroge sur sa conception du paradis. Elle dit – il y a un escalier monumental ou une sorte de tribune sur une colline pentue qui brille comme du cuivre ou de l'or et, au-delà, un confortable espace dégagé, semblable à un tapis vert, où nous porterons tous les couleurs de l'habit du prêtre. Augustine regarde son cierge parmi la forêt incandescente. Sa flamme tremblote et vacille, mais continue de briller, alors que d'autres, allumées plus tard, meurent et s'éteignent. Quand ils sortent de l'église, il dit à Jean que même son cierge a continué de brûler et, contre toute attente, battu tous les autres. Le dernier jour de leur séjour à Melbourne, Jean lui demande de l'emmener aux courses pour passer une journée amusante. Elle rappelle à son mari qu'elle n'a jamais participé à une seule réunion hippique. Augustine refuse poliment d'y aller, puis explique que les courses sont une perte de temps et d'argent, à moins d'y aller pour parier sur un cheval qu'on connaît ou pour voir ses propres couleurs figurer dans une course. Peu après



la naissance de Clement Killeaton, son père décide d'emménager dans une maison de location moins chère. Sa femme le presse de demander à Len Goodchild ou à ses vieux amis de Melbourne un prêt pour qu'ils n'aient pas besoin de quitter leur maison confortable. Augustine lui répond qu'il a beau fréquenter Goodchild et ses hommes sur le champ de courses, des années s'écouleront peut-être encore avant qu'ils ne l'admettent dans leur cercle fermé. Tels sont ces parieurs qui partagent ses joies et ses chagrins. Selon Augustine, un de ces hommes dans le besoin sollicite peut-être parfois un prêt auprès de ses pairs, mais il déclare à sa femme qu'elle ne doit plus jamais évoquer ce genre de prêt, comme si les relations de son mari sur le champ de courses se réduisaient à une bande de petits malfrats qui se faisaient les poches en permanence.

### SILVER ROWAN GAGNE UNE GRANDE COURSE

Quand Clement Killeaton a cinq ans, ses parents consultent un médecin de Melbourne afin de comprendre pourquoi ils n'ont pas d'autre enfant. Un après-midi où sa femme et son fils font des courses à Melbourne, Augustine rend visite à Len Goodchild et demande au Maître de lui trouver un cheval qu'Augustine pourrait acheter pas trop cher et faire courir dans les environs de Bassett. Il dit à Goodchild qu'il lui téléphonera chaque semaine de Bassett, histoire de rester en contact, comme au bon vieux temps. Dès qu'il est de retour à Bassett, Augustine attend que sa femme et son fils soient partis pour la journée. Il verrouille les portes de devant et de derrière de sa maison, puis il descend les volets roulants pour se protéger du soleil de fin

de journée. Il rassemble les oreillers du lit de Clement et de la chambre d'amis, qu'il entasse sur le lit double où sa femme et lui dorment. Il leur donne la forme du garrot, du dos et de la croupe, larges et puissants, d'un cheval de course. Il fait franchir le portillon de départ à sa monture, en maniant la cravache pour lui montrer qui est le maître. Presque à chaque foulée durant la longue course, il doit pousser son cheval à coups de talons et de coudes. À l'approche du virage, Augustine jette un coup d'œil derrière lui et voit la forme humide et verte de l'Irlande s'éloigner encore. La ligne droite longe une côte de hautes falaises dans la partie ouest de l'État de Victoria. Quand il cherche des yeux le poteau d'arrivée, le cavalier voit à la place les collines inégalement boisées qui entourent Bassett. Dès que le terrain redevient rectiligne, il se met à abattre sa cravache selon un rythme régulier qui s'accorde à celui du galop du cheval. Encore et encore, il l'abat de toute la force de son bras sur l'arrière-train de sa monture. Il entend distinctement, parmi le rugissement de la foule, les voix des gens qu'il connaissait autrefois. Dès qu'il franchit le poteau, il s'effondre, ruisselant de sueur et le souffle court, sur l'encolure du cheval. Une voix crie que *Silver Rowan* a enfin gagné une nouvelle course. Quelqu'un d'autre dit – c'est ce même entraîneur qui avait autrefois un champion nommé *Clementia*, mais ce cheval a jeté l'éponge avant d'avoir eu l'occasion de faire ses preuves. Mille regards se focalisent sur le jockey gagnant qui vient de remporter la course de sa vie, mais qui, en retournant vers la pesée, affecte une expression de digne désespoir pour suggérer que cette course lui permet seulement de garder la tête hors de l'eau après d'innombrables courses perdues d'un rien et par malchance au fil des années, et que les gens qu'il aimerait surtout voir assister à son triomphe sont loin d'ici.

BAPTISÉ *STERNIE*

## À CAUSE D'UN VALEUREUX PARIEUR

Durant presque quatre années après la grande victoire de *Silver Rowan*, Augustine passe quasiment tous ses samedis au champ de courses, parfois dans la région de Bassett, mais plus souvent à Melbourne où il soutient les chevaux que Len Goodchild lui recommande. De temps à autre Goodchild lui dit – je n'ai pas oublié que je suis censé te trouver un cheval, Gus, et Augustine lui rétorque – prenez donc votre temps, Len – je peux attendre. Et puis, un après-midi de 1947, Goodchild l'emmène dans l'arrière-cour d'une maison incon nue de Caulfield et propose de lui vendre, pour presque rien, un gros hongre alezan et disgracieux, nommé *Sternie*, qui n'a pas encore remporté la moindre course. Augustine accepte, dit qu'il va ramener ce cheval à Bassett, l'entraîner longtemps, puis essayer de gagner une course avec lui dans quelque petite réunion hippique du Nord. Il demande l'histoire de ce hongre. Goodchild lance un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'ils sont seuls et lui parle un peu de M. Sternberg. Dans une banlieue de Melbourne où les passants qui marchent sur les trottoirs peuvent seulement supputer la taille des nombreuses fenêtres dissimulées derrière l'abondant feuillage des buissons et des arbres, vit un juif nommé Hyman Sternberg, qu'Augustine n'a jamais rencontré. Parfois, aux courses, Augustine a vu un homme corpulent au costume froissé parler à Goodchild, mais il n'a jamais osé demander ensuite au Maître si cet homme pâle était le juif dont ils parlaient parfois. M. Sternberg va très rarement aux courses. Deux ou trois fois par an, Augustine entend ses amis parieurs chuchoter que le

juif vient soutenir tel ou tel cheval. Celui-ci est toujours un favori qui a une cote excellente, mais le juif croit que n'importe quelle cote est une garantie de certitude. Quelqu'un déclare que, si M. Sternberg déteste participer à une réunion hippique, c'est parce qu'il appréhende de s'éloigner des quelques kilomètres de banlieue où il circule d'habitude entre sa demeure et son usine. Seule la plus grande des certitudes réussit à l'attirer loin de Melbourne, et il s'installe loin des regards sur la banquette arrière de la voiture d'un autre, pour observer d'un œil presque craintif les paddocks et les buissons inhospitaliers qui défilent près du véhicule et s'interposent entre la ville et lui. Augustine a passé des années à apprendre à connaître Len Goodchild, mais presque tout de la vie du Maître demeure pour lui un mystère. Une des choses qu'Augustine ne réussit pas à découvrir, c'est la nature du rapport qui lie Goodchild à des hommes tels que Sternberg. Augustine est certain que ce juif est beaucoup plus puissant et même malin que Goodchild, mais Sternberg appartient à un cercle secret du monde des courses où Augustine ne sera peut-être jamais admis. Depuis des années, le juif se vante de n'avoir jamais été propriétaire du moindre cheval de course, car cela revient beaucoup moins cher de soutenir les chevaux des autres, mais enfin, après une longue succession de paris gagnés, il achète un cheval d'un an au pedigree prometteur. Avant même que son cheval ne courre la moindre course, Sternberg décide de ne pas le garder et il le vend, sans se soucier le moins du monde de ne jamais avoir le plaisir de voir ses propres couleurs sur un champ de courses – un plaisir que des milliers d'autres personnes paient joyeusement des centaines de livres. L'acheteur du cheval est une connaissance de Goodchild, un membre de ce qu'il appelle son cercle élargi, mais qui ne comprend pas

combien même ces hommes doivent rester secrets et protéger leur intimité en toutes circonstances. Le nouveau propriétaire trouve que c'est une bonne blague de baptiser le cheval *Sternie* d'après M. Sternberg. Goodchild ne sourit pas en évoquant pour Augustine la colère de M. Sternberg quand il a appris que même ce sobriquet tiré de son nom serait imprimé dans les programmes des courses pour que les gens le lisent ; le juif a maudit le cheval et son nouveau propriétaire, ajoutant qu'il espérait que cette saleté de bourrin ne gagne jamais la moindre course. Jusqu'ici, cette malédiction semblait efficace, car le cheval *Sternie* n'avait toujours pas gagné la moindre course. Augustine rit et dit – il y a des dizaines de petites courses qu'il pourrait gagner dans le nord du pays – malédiction ou pas. Tous les matins avant l'aube, il fait trotter le cheval derrière sa bicyclette sur trois ou quatre kilomètres. Une fois par semaine, il l'emmène au champ de courses, et Harold Moy lui fait faire du galop rapide. Tous les après-midi après le travail, il emmène l'alezan disgracieux parmi les rues les moins fréquentées à la lisière de Bassett et lui fait parcourir plusieurs kilomètres. Le soleil se couche, le givre venu de l'intérieur des terres s'empare de la ville, mais Augustine continue de marcher. Il projette de faire participer *Sternie* à deux courses et demande à Harold Moy de le maintenir en queue du peloton afin que les bookmakers et les parieurs du district nord le prennent pour une carne sans avenir que quelqu'un fait simplement courir pour s'amuser un peu. Un inconnu s'arrête pour admirer *Sternie* tandis qu'Augustine le ramène vers Leslie Street. Quand cet inconnu demande – il s'appelle comment, mon gars ? Killeaton répond sans s'arrêter – *Silver Rowan*.

## AUGUSTINE PASSE UNE MAUVAISE JOURNÉE À FLEMINGTON

Un samedi matin de bonne heure Clement croise Augustine qui ramène *Sternie* par le portail après son exercice. Le garçon demande à son père – *Sternie* va participer à une course aujourd’hui ? Augustine répond – il n’est pas encore prêt pour concourir – il faut que je sois certain qu’il est en pleine forme avant de l’inscrire à sa première course importante. Puis il entre en coup de vent dans la maison, il met son plus beau costume et se prépare à prendre le train pour rejoindre les courses de Melbourne. Dans le train du soir qui le ramène de Melbourne à Bassett, Augustine est installé dans un angle du compartiment de deuxième classe bondé. Par la fenêtre il regarde les formes des forêts clairsemées du Nord qui défilent et galopent en pelotons pressés ou en lignes irrégulières, toujours loin de chez lui et plongé dans une course interminable. Un homme à moitié ivre évoque d’une voix forte ses gains mirifiques à Flemington ce jour-là et demande à Augustine si lui aussi était aux courses. Augustine dit – désolé mon vieux, mais je ne connais strictement rien aux courses. À la gare de Bassett, Augustine trouve une place dans un taxi déjà bondé. Sur le siège avant, un homme demande d’aller à Americans’ Gully. Le véhicule traverse des rues désertes entre les façades pesantes de boutiques et d’hôtels construits soixante-dix ans plus tôt, quand le sous-sol de Bassett était excavé par les tunnels de mines d’or aujourd’hui abandonnées. Près d’Americans’ Gully, les formes des tas de déblais accumulés par l’industrie minière masquent des pans entiers de ciel étoilé au-dessus des rangées des vieux cottages fragiles initialement construits pour

les mineurs. Le passager ouvre la portière avant et descend directement sur la véranda de sa maison. Le taxi contourne la ville en longeant les fenêtres à persiennes et les balcons inclinés de Chinatown, avant de se diriger vaguement vers Leslie Street par des rues où, même aux carrefours les plus banals, se dressent de petits hôtels trapus, à peine plus gros que les maisons voisines, avec l'unique mot BAR qui, parfois à une fenêtre, brille faiblement en vert ou en orange devant une ampoule cachée. Killeaton dit au chauffeur de s'arrêter devant un alignement de petites maisons jadis construites avec quelques mètres de jardin pour que les employés, les vendeurs et les commerçants qui les occupèrent en premier puissent planter un rosier ou un massif de lilas entre la fenêtre de leur salon et la grille de la rue. Il trouve sa femme assise près du poêle de leur cuisine. Dans sa chambre plongée dans l'obscurité, Clement allongé écoute. Augustine refuse le repas que sa femme a gardé au four et demande simplement une tasse de thé. Il lui dit – vendredi matin, je t'ai dit que c'était quoi le pari à faire à Flemington ? Elle répond – désolée, je ne me souviens pas. Il dit – tu dois bien t'en souvenir – j'aurais dû l'écrire noir sur blanc pour que maintenant je puisse te le montrer, te le prouver – bref, tu imagines sans doute ce qui s'est passé – j'ai mal commencé la journée, mais je m'étais presque refait avant l'avant-dernière course – les hommes de Goodchild plaçaient des montagnes d'argent sur un cheval dont j'ignorais tout, mais il fallait bien sûr que je les soutienne. Il s'est fait battre d'un cheveu si ça peut te consoler – bon, pour faire court, il me restait deux livres à mettre sur Tamburlaine dans la dernière – comme je t'ai dit vendredi matin, c'était le pari de la journée – il a gagné les doigts dans le nez, mais le bilan de ma journée c'est que j'avais quelques livres de retard, au lieu de

faire confiance au bon sens et de gagner un bon paquet dans la dernière. Mme Killeaton demande – pourrais-tu nous dire combien d'argent nous devons à cet instant précis ? Augustine répond – je suis trop malade et fatigué pour calculer ça tout de suite. Puis il explique qu'à l'avenir il restera à l'écart des courses de Melbourne, à moins de voir un bon pari sans risque comme Tamburlaine. Il va se concentrer sur la préparation de *Sternie* pour lui faire gagner une petite course locale. L'argent qu'il économise en évitant les paris de Goodchild à Melbourne suffira à mettre de côté un joli petit magot à miser sur *Sternie* quand il passera le baptême du feu. Augustine finit sa tasse de thé et rejoint le couloir en sifflant entre ses dents. Clement se retourne énergiquement dans son lit comme s'il venait à peine de se réveiller. Augustine entre et demande au garçon si tout va bien. Clement lui répond – je me posais une question : qu'est-ce qui va se passer si jamais *Sternie* ne gagne jamais de course ? Augustine s'assoit au bord du lit et parle à son fils d'un champ de courses incluant tous les replis des collines et toutes les plaines que le garçon a jamais vus depuis les hauteurs de Bassett. À son extrémité la plus éloignée, on distingue un cheval, obscurément dressé au bout d'un grand champ, que son cavalier commence à peine à pousser avec de grands gestes mesurés des bras, et que son propriétaire, si cette longue chevauchée à partir d'une position apparemment sans espoir lui fait finalement franchir trop tard le poteau, fera participer à une autre course, encore plus éloignée que celle-ci, dont les virages lointains et les prodigieuses lignes droites autoriseront même le traînard le plus improbable à refaire son retard et à gagner, et où une course met parfois tellement longtemps à se décider que bon nombre des spectateurs venus y assister sont



déjà partis au loin avant que les chevaux de tête deviennent visibles, mais c'est toujours l'animal le plus résistant qui gagne.

CLEMENT SE BAT CONTRE LE FILS  
D'UN EMPLOYÉ DE BOOKMAKER

Un matin où Clement Killeaton se hâte dans McCracken's Road pour rejoindre l'école Saint-Boniface, un vieil homme à la barbe sale sort de la boucherie Corcorans et se précipite vers lui. Clement fait demi-tour et repart en courant en direction de l'angle de Leslie Street. L'urine chaude éclabousse l'intérieur de sa cuisse. Il fait encore quelques mètres en courant, puis se retourne. Le vieux n'est pas à ses trousses. Le garçon parcourt le restant du chemin jusqu'à chez lui en écartant largement les jambes. Sa mère lui donne un pantalon propre, puis il repart vers Saint-Boniface. Il atteint le portail de l'école avec quelques minutes d'avance. Il trouve tous les garçons de sa classe en train de jouer à un jeu nommé l'attrape-couillon. Ils oublient parfois l'attrape-couillon des semaines d'affilée, jusqu'à un beau matin, avant l'école, quand un gars de la bande de Barry Launder, qui règne sur la classe de Clement, plaque la main gauche sur sa bite et ses couilles, court en silence vers un autre garçon qui regarde ailleurs, puis de sa main droite tord les couilles du gars jusqu'à ce qu'il crie et se libère. Le gamin ainsi attrapé pose la main gauche sur ses organes génitaux douloureux, puis court vers un autre gamin qui n'a pas encore remarqué qu'une partie d'attrape-couillon a commencé. Le garçon qui l'a initiée court vers quelqu'un d'autre, et en quelques minutes tous les garçons visibles ont une main entre les jambes pour se protéger tout

en s'approchant à pas de loup, subrepticement ou à toute vitesse, de celui dont la main gauche a quitté l'entrejambe. Ce jeu dure toute la journée. Aucun garçon n'ose garder sa main gauche en position défensive devant une religieuse ou une enseignante, mais beaucoup se mettent en rangs et entrent en classe en gardant la main posée en haut de la cuisse, prête à parer l'attaque redoutée venant de derrière et visant le bas-ventre, ou la soudaine volte-face du garçon de devant qui risque de pivoter, quand le professeur ne le regarde pas, pour attaquer avec audace sous les yeux des filles. Même en classe, la main gauche demeure sur le qui-vive afin de se défendre contre le garçon qui se faufile entre les tables comme pour emprunter une gomme, mais en réalité attrape les couilles sous les tables. Ce matin-là, un certain Ronald Fitzgibbon voit Clement franchir le portail et lui lance – faire gaffe à l'attrape-couillon ! Clement plaque aussitôt sa main gauche contre son entrejambe et, pendant les quelques minutes avant la cloche, il reste tout près de Fitzgibbon qui semble être le seul garçon à qui il puisse faire confiance pour ne pas lui attraper les couilles. Quand la cloche sonne, Clement est si reconnaissant envers Ronald qu'il se dirige vers le groupe des autres élèves en serrant le cou et l'épaule du garçon avec son bras droit, à la manière dont les grands amis se promènent souvent dans l'enceinte de l'école Saint-Boniface. Clement dit à Ronald que dans son arrière-cour il a un endroit secret sous un massif de lilas et que Ronald peut venir y jouer s'il a envie de passer un moment chez les Killeaton après l'école. Puis il confie à Fitzgibbon que ce matin-là il a mouillé son pantalon. Ils sont maintenant en rangs. Juste avant que la religieuse souffle dans son sifflet pour leur intimer le silence, Ronald Fitzgibbon se retourne et murmure au garçon et à la fille derrière lui – faites

passer : ce matin Killeaton a pissé dans son froc. Ils pouffent de rire et transmettent le message aux suivants. Le message se répand comme le feu le long d'une traînée de poudre. Clement se tourne vers Ronald Fitzgibbon et lui flanque un grand coup de poing à la mâchoire. Fitzgibbon réplique très vite, une fois sur le nez, une fois à la bouche. Clement sent le sang couler abondamment de ses narines. Il hurle très fort et la religieuse le voit. Deux ou trois filles lui disent quels garçons se battaient. Elle promet de les punir tous les deux quand tout le monde sera entré et qu'on aura récité les prières du matin. Elle dit à un autre garçon d'emmener Clement aux toilettes et de lui mettre un mouchoir mouillé sur le nez. Près des lavabos, le garçon taquine Clement en disant qu'il a pissé dans son froc. Il met la main entre les jambes de Clement, lequel se débat et se libère. Le garçon dit – j'essayais pas de t'attraper les couilles – je voulais seulement toucher ton pipi. Ce soir-là, Clement rapporte à son père qu'il s'est bagarré avec le jeune Fitzgibbon et qu'il a perdu. Quelques soirs plus tard, Augustine dit à son fils – j'ai fait ma petite enquête, il se trouve que ton copain Ronnie Fitzgibbon est le fils de Jim Fitzgibbon, l'homme qui travaille pour Horrie Attrill, le célèbre bookmaker – M. Fitzgibbon et moi avons beaucoup ri quand je lui ai parlé de ta bagarre – je veux que tu serres la main du petit Ronnie comme un homme quand tu le verras demain – tu devrais savoir depuis longtemps que tous les bookmakers et leurs employés sont nos ennemis, mais il n'y a pas de mal à ce qu'un après-midi tu invites ce garçon à la maison après l'école, tant que tu ne lui parles jamais de courses, ni de notre cheval *Sternie*, ni des parieurs de Melbourne dont tu m'entends parfois parler.

CLEMENT DÉFIE LES GARÇONS  
DE L'ÉCOLE PUBLIQUE

La mère de Clement a pour règle que tous les jours son fils doit être de retour de l'école à quatre heures. En fin d'après-midi, longtemps après s'être changé pour mettre son vieux pantalon rapiécé et sortir jouer dans la cour jusqu'à l'heure du dîner, Clement voit encore des groupes d'enfants traîner dans Leslie Street sur le chemin de retour de l'école. Ces enfants s'arrêtent pour regarder dans n'importe quelle cour où quelqu'un a inventé un jeu qui dure plus de quelques minutes. Le plus gros garçon d'un tel groupe de traîneurs ouvre le portillon des Killeaton et entre pour voir ce qui occupe agréablement Clement depuis si longtemps derrière la haie de cyprès. Les autres le suivent et franchissent à leur tour le portillon. Margaret Wallace reste appuyée dessus. L'un des garçons est son frère. Clement convainc les garçons que la piste en terre autour de sa maison est un champ de courses pour les chevaux ou les hommes et que la vitre mordorée de la porte d'entrée où le soleil couchant se reflète est le poteau d'arrivée. Il aligne les garçons près de lui et demande à la fille debout près de Margaret de frapper dans ses mains pour signaler le départ d'une course de vingt tours. Clement dit aussi aux filles de tenir le compte des tours et de décider qui l'aura gagnée, mais elles ne répondent pas. Les garçons les plus costauds sprintent dès le départ et luttent pour occuper la première position. Ils se balancent sur les poteaux de la véranda à la peinture écaillée, arrachent des rameaux et des branches dans les buissons pour éviter de sortir de la piste. Clement, qui respire avec aisance et conserve toutes ses forces,

reste très loin derrière eux. Il perd bientôt de vue les gamins qui mènent la course. Quand il passe devant Margaret et les autres filles, il jette un coup d'œil à leurs visages. Elles considèrent la lanterne rouge avec pitié ou mépris. Clement continue de courir avec une lenteur délibérée. Au bout de deux ou trois tours, les filles sont à deux doigts de quitter leur poste d'observation. Alors Clement durcit les traits de son visage et accélère. Il rattrape un peu de son retard sur les premiers, qui devant lui demeurent invisibles. Soudain, les filles semblent à nouveau intéressées par cet outsider qui produit maintenant son effort. Leurs visages montrent d'abord de la sympathie, puis de l'admiration, tandis que Clement regagne quelques mètres durant les tours suivants. Peu après, les garçons qui mènent sans la moindre prudence quittent violemment la piste, s'écroulent dans la dense haie de devant où ils roulent, se battent et rient dans la poussière et les brindilles mortes. Clement se lance dans un autre tour, mais ils lui commandent d'arrêter la course. Un garçon demande ce qu'aurait été le prix s'ils s'étaient donné la peine de continuer. Clement tourne le dos aux filles pour qu'elles n'entendent pas, puis chuchote que d'après lui le vainqueur aurait peut-être eu le droit de descendre, le lendemain après l'école, avec une des filles dans le grand égout situé sous le pont de McCracken's Road, et de regarder ou toucher ou chatouiller ou peloter ces rondeurs blanches que les garçons reluquent sans arrêt, il en est certain, quand ils se baladent après l'école sur les galets des trottoirs et entre les grilles sinistres des maisons. Un garçon rétorque à Clement que ce prix ne vaut rien, car voilà maintenant des années qu'en rentrant chez eux après l'école les gars de sa bande et lui se baladent le long de la rivière et dans cet égout. Les autres sont déjà fatigués de la cour des Killeaton. À travers

la clôture ils jettent des coups d'œil dans Leslie Street. Alors que tous s'en vont, Clement appelle Margaret Wallace pour qu'elle le rejoigne dans l'angle entre la haie et la clôture. Il lui adresse un signe pour lui signifier qu'il l'attendra tous les après-midi afin de l'emmener dans un coin sombre où chacun pourra baisser la culotte de l'autre. Elle essaie de lui donner un coup de pied dans les tibias, puis elle court pour rattraper les autres. Clement constate alors avec soulagement qu'au moins elle ne leur répète pas ce qu'il a l'intention de faire avec elle.

### CLEMENT CACHE TAMARISK ROW

Il met une semaine à créer une ferme et des écuries dans chaque recoin abrité et chaque angle abandonné de son arrière-cour. Puis il consacre plusieurs jours à la collecte de petites pierres aux formes et aux couleurs précises. À chaque ferme il alloue un certain nombre de pierres. Tous les mercredis et les dimanches, il lit le *Sporting Globe* dès que son père a terminé de le faire et il y choisit des noms de chevaux séduisants. Il écrit des noms comme Gold Watch, Night Life, The Trapper, Icene, Scaramouche, Hiatus, Orthodox et Rubantine dans les dernières pages d'un vieux cahier d'exercices. Quand sa mère le surprend en train d'écrire ces noms, elle lui prend le cahier et le journal des courses. Elle lui dit d'arrêter définitivement de jouer aux courses de chevaux, puis elle sort, démolit l'hippodrome derrière les toilettes et ordonne à Clement de ne jamais reparler de courses à son père. Il fait le tour de l'arrière-cour, dissimule soigneusement les fermes et leurs écuries, efface avec ses pieds nus toute trace des routes qui reliaient jadis ces lieux au champ de courses. Il met le plus grand soin à cacher

la maison spacieuse et les paddocks bordés d'arbres sous les tamarins clairsemés. Il retire les rangées de minuscules poteaux autour du champ de courses, mais laisse parfaitement visibles les chemins bien lisses de ses lignes droites et de ses virages. Sa mère le surprend à traîner autour des lilas et promet de lui acheter un paquet de graines pour qu'il puisse faire pousser un petit jardin floral et l'arroser lui-même à l'endroit où il a essayé de construire un vieux champ de courses. Sur une route solitaire presque obscurcie par les arbres, le prêtre s'arrête pour parler au propriétaire de Tamarisk Row. Le prêtre dit – j'ai décidé que pendant un moment vous ne devriez peut-être pas penser autant aux courses – et si vous et votre femme vous oubliiez cette grande course que vous essayez toujours de gagner, pour demander à Dieu de vous donner un bébé à la place ? – et puis, quand votre petit garçon aura poussé, vous pourrez le laisser vous regarder entraîner votre cheval, et la course sera une simple distraction amusante, que vous gagniez ou perdiez.

## CLEMENT VISITE

### LA SOMPTUEUSE DEMEURE DES RIORDAN

Un samedi matin de la fin 1947, Augustine emmène Clement marcher jusqu'à la maison de Stan Riordan dans une banlieue de Bassett, à huit cents mètres de chez eux. Dès que son père a disparu à l'intérieur pour parler avec Stan dans son bureau moqueté, Clement traverse une cour dallée située sur le côté sud et frais de la vaste maison en pierre. Des plantes grimpantes aux feuilles vertes semblables à des rubans de soie tombant vers le sol couvrent

le treillage et montent très haut au-dessus de sa tête. Il entre dans une serre de fougères, aux murs en rondins humides, puis cherche une porte cachée parmi les frondaisons frémissantes et les rigides pointes vert pâle, aussi denses que des gerbes végétales, et derrière les cascades d'une sombre matière vaporeuse qui dégringolent de paniers en fil de fer accrochés en hauteur. Une fois sorti de la serre, il découvre derrière une palissade de grands iris un étang à poissons couvert de nénuphars. Une treille verte où poussent des touffes de mousse lui barre le passage et il fait demi-tour. Il trouve enfin un sentier vers le jardin de devant, dissimulé de la route par une majestueuse haie de cyprès, dont tout du long le vert se pare d'un lustre doré. Une soudaine colonnade de piliers aux cannelures taillées dans un plâtre granuleux couleur crème, l'attire vers les portes donnant accès à la maison. Ce sont de grandes doubles portes aux panneaux d'un verre sans défaut, qui ne montrent rien hormis les plis et les replis généreux de draperies en satin pâle. Derrière lui, sur la pelouse, résonnent des voix féminines. Il suit de moelleuses allées bordées de hauts buissons, puis trouve Therese Riordan, âgée d'une douzaine d'années, et une autre fille du même âge, qu'il ne connaît pas. Ces deux filles jouent à un jeu avec des baies rouges et orange. Elles n'accordent aucune attention à Clement. Parfois, quand elles se lèvent pour cueillir d'autres baies ou se jettent par terre sur le profond coussin de bouteloue, la jupe de Therese Riordan remonte bien au-dessus de ses genoux. Trop occupée à compter ses baies, elle ne prend pas la peine de la baisser pour cacher ses cuisses. Clement la contourne d'un pas vif, mais la culotte de la fille demeure invisible. L'autre fille, devinant ce que guette Clement, tend le bras pour



ramener la jupe de Therese vers ses genoux. Quand Clement demande à quoi elles jouent, Therese répond – combien d’œufs dans les buissons aujourd’hui. L’autre fille lui propose de jouer avec elles, mais Clement trouve les règles trop compliquées à apprendre. Elles lui disent de s’en aller et de ne revenir que lorsqu’il saura jouer correctement. Il trouve son père et Stan Riordan en pleine discussion. Avant de voir le garçon approcher, ils tombent d’accord pour que Stan prête cinquante livres à Augustine, sans être le moins du monde pressé de les récupérer. Stan dit – je suis sincèrement surpris que tu sois autant endetté auprès de tes bookmakers, Gus, et je regrette que tu ne sois pas venu m’en parler plus tôt – j’ai toujours cru que tu t’en tirais très bien avec tous les tuyaux que te refilaient Goodchild et son équipe à Caulfield. Augustine aperçoit Clement debout dans l’ombre spacieuse d’un néflier du Japon. Il baisse la voix et répond – ils traversent une période de vaches maigres, Stan, mais malgré tout ils incarnent ma meilleure chance de me sortir une fois encore de l’ornière. Augustine emmène Clement dans l’allée de devant, au-delà de Therese et de son amie qui baissent soudain les yeux pour découvrir quelles parties des cuisses de Therese le garçon a bien pu voir. Avant même que Clement et son père n’aient franchi le portail d’entrée, les deux filles se sont remises à jouer aux baies, les cachant derrière leur dos, devinant combien il y en a, chacune ouvrant les poings de l’autre pour les voir encore, et riant sous cape en songeant à la signification de ces poignées de fruits brillants, rouge et or.

CLEMENT ET AUGUSTINE  
PARLENT DE BILLES

Un samedi après-midi, Augustine s'attarde longtemps dans une de ses cabanes à volailles. Clement le cherche afin de lui demander pourquoi il n'écoute pas les courses à Melbourne. Il découvre son père assis avec, sur les genoux, un de ses poulets Rhode Island Red. Augustine a le regard dans le vague tandis qu'une de ses mains demeure cachée entre les pattes de l'oiseau. S'il réussit à placer trois doigts entre les os pelviens, c'est le signe que cette poule va bientôt pondre. Quand Clement l'interroge sur les courses, il explique qu'il envisage de renoncer à parier et d'entraîner *Sternie* comme un simple hobby. Clement lui dit que sa mère lui a interdit de conserver son champ de courses derrière le lilas. Il demande à son père la permission d'en reconstruire un autre, car il se sent tout seul dans la cour sans pouvoir se préparer à une sorte de course le samedi. Augustine dit – ce serait peut-être bien que tu te contentes de jouer aux billes derrière le lilas – tu pourrais faire comme si tes billes étaient des hommes et les faire participer à la course haletante de Stawell Gift – on parie moins sur la course à pied que sur les chevaux, et ta mère se mettra peut-être moins en colère si elle te surprend. Clement lui parle de la bille étrange qui était enfouie sous le champ de courses et il lui demande si le jeune Silverstone avait pu organiser des courses de billes quand il vivait ici il y a trois ans. Augustine répond qu'il ne le croit pas, car de nos jours peu de garçons s'intéressent aux athlètes professionnels, alors qu'il y a quelques années on voyait souvent un jeune gars tracer une piste dans son arrière-cour pour s'entraîner.